

Thierry Di Rollo  
Les Trois Reliques  
d'Orvil Fisher



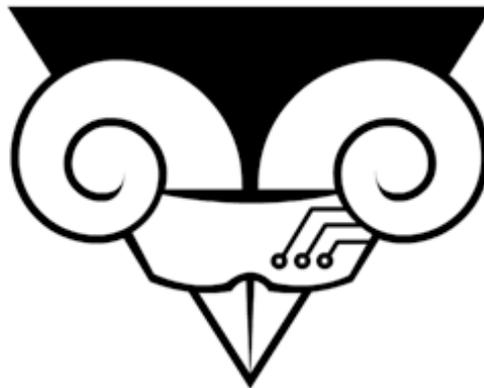
# Les Trois Reliques d’Orvil Fisher

Thierry Di Rollo



Le Béliat’ vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l’utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d’une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l’auteur et les éditions du Béliat’, vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



# e-Béhémoth'

ISBN : 978-2-84344-620-7

Parution : mai 2014

Version : 1.0 — 10/04/2014

© 2014, Le Béhémoth' pour la présente édition

Illustration de couverture © Eikasia

# Les Trois Reliques d’Orvil Fisher

# I. Lucité

# 1.

LES NUAGES SONT lourds et noirs ; comme ce monde à l’agonie. J’ai froid.

Lucité est déserte, rongée par le temps. Les immeubles m’entourent en enfilades mornes et effondrées. Je ne dois pas perdre une seconde. Mes prochains morts m’attendent. Et s’ils ne le savent pas encore, je dois me préparer à les recevoir au seuil de leur voyage pitoyable vers le néant. Je leur apprends à voler.

Il n’y a personne dans la rue. Pas le moindre fantôme pour s’incruster sur l’ombre des murs fissurés. Tout tombe vers le bas ; les vies, les morts en suspens, l’air noir de cette fin d’après-midi. Le goudron craquelé des trottoirs.

Je marche. Où que j’aïlle, je trouve la misère des hommes. Ma main se resserre sur la poignée crasseuse de ma valise. Toute ma raison de vivre se trouve enfermée dans ce rectangle beige et ocre. Je n’ai pas encore faim. Cette dernière ne se réveillera qu’aux cadavres figés que je vais semer. Comme d’habitude.

C’est mon métier.

Je l’avais repéré deux semaines en arrière. Il est toujours là. Un immeuble ne change pas de place, de toute façon ; même si parfois je le voudrais. Cela égaierait mes journées, les rendrait plus insolites, le temps bref de l’illusion ; pour rien. Celui-là n’a donc pas bougé d’un pouce. Et aucun ne s’ébranlera jamais ; tous patientent dans l’obscurité du soir naissant, espèrent sûrement ma venue. La souhaitent peut-être.

Les hommes survivent dans les ruines d’une ville qu’on a appelé Lucité en une époque moins sombre. C’était avant le froid ; avant les neiges blanches du Nord. Aujourd’hui, les bâtiments sont éventrés, béent sur la poussière d’une pièce occupée par des familles entières — les appartements ouverts. Les passants, s’il y en avait encore, verraient ces dernières gâcher leur quotidien dans le vent glacial, assis au bord de l’à-pic de leur propre plancher, et apercevraient leur sourire piteux. La misère pourrit les dents et les âmes. Aujourd’hui, les immeubles sont les gardiens de réserves d’eau croupie. D’une eau tout juste bonne à récurer du métal rouillé, mais dont les habitants ne se sépareraient pour rien au monde. Aujourd’hui, Lucité ne se ressemble plus. Parce qu’elle est devenue le reflet d’une ombre.

Aujourd’hui, j’existe aussi. Vêtu de mon manteau de peau doublé, les mains protégées de gants, je rejoins celui que je choie depuis deux semaines, maintenant.

La nuit va bientôt alourdir la rue, tous les immeubles de pauvres qui la longent ; la vie même. Pour que la Mort puisse prendre son envol.

Tous les jours sont bons pour mourir.

Quelqu’un l’a dit.

Je pénètre dans l’entrée vide. Personne ne m’a vu. Je regarde l’endroit abandonné, recouvert d’une poussière noire et presque poisseuse. Devant moi s’ouvre la porte dégonflée d’un vieil ascenseur inutilisable. L’habitude, encore. Il reste tout de même l’escalier. Dix étages à hanter, ma valise en main, avant d’atteindre le sommet. Il y a des inscriptions illisibles sur les murs. La pénombre gagne le monde et mon libre arbitre. Qui suis-je, au bout du compte ? L’ange inutile sorti d’un vieil Enfer ? Ou seulement moi-même ?

Un. J’ai vécu une enfance heureuse. Ma mère me racontait toujours une histoire, le soir, au moment de m’endormir. Mon père me souriait des trois dents qui lui restaient, le soir aussi, lorsqu’il rentrait d’un travail épuisant — balayer une rue vingt fois en une seule journée avant le passage d’un pont du gouvernement européen. Lucité rayonnait davantage.

Deux. J’ai fait l’amour avec quelques femmes, comme tous les autres. Je les ai toutes oubliées, je n’en ai sauvé aucune.

Trois. Mon père aimait s’assoupir un peu avant de s’attabler. Ma mère préparait à dîner en silence. Chloé m’attendait dans la rue, au bas de mon immeuble.

Quatre. J’ai commencé à les aimer plus tard. Pour leur contact glacé et leur poids rassurant au creux des mains.

Cinq. Chloé maîtrisait moyennement la fellation. Ma mère s’est tuée à l’aube de mes dix-neuf ans. Par lassitude. C’est ce que mon père a voulu croire.

Six. J’ai longtemps pensé que je ne servais à rien. Nubila gobait les sexes mâles comme personne. Mon père a rejoint ma mère le jour de mes vingt-trois ans.

Sept. Je ne ressens aucune gêne ; tout va pour le mieux. Mon corps ne me trahit pas. Mon bras reste sûr.

Huit, neuf. Je les ai toutes oubliées, je n’en sauverai aucune.

Dix. Je lève les yeux : la trappe d’accès au toit de l’immeuble est déjà ouverte.

J’émerge dans l’air froid du soir étendu sur la ville. Ma cible se trouve dans l’axe gris d’un sud définitivement aveugle. Un autre bâtiment. Rempli de morts encore vivants.

Oui, c’est vrai. J’ai commencé à les aimer plus tard. Dommage qu’un Royster ne puisse pas pratiquer les fellations comme la brune et ténébreuse Nubila s’y employait avec mon propre sexe.

Je m’agenouille, maintenant. Déverrouille ma valise, en ouvre le couvercle. Il repose, tranquille. Il pourrait même patienter une éternité, toujours aussi flamboyant, évident. Je lui ai adjoint une crosse de soutien pour stabiliser le tir, et une lunette de visée.

Dommage qu’une arme ne soit que cela.

Alors, je promène mon regard sur Lucité nappée d’un sombre persistant ; quelques lumières tremblotantes dessinent des rectangles jaunes

en ordre dispersé sur les parois fuligineuses. Les lueurs timides de mon immeuble émergent aussi de l’obscurité. Inévitablement.

C’est parce que cela devient trop facile que je ne peux pas continuer ainsi.

J’entends une hydro-voiture traverser la rue qui sépare mon repaire de toutes ces cibles en mouvement, derrière leurs croisées. Son moteur hoquette sans raison ; elle semble même ralentir, puis reprendre sa vitesse calmement. Je ne sais pas, au fond, si elle n’a existé que dans mon seul esprit, à cet instant précis où je cale la crosse contre mon épaule. Je suis allongé sur le béton froid ; la voiture de mon rêve s’est peut-être éloignée ; la rue recouvre son vide lénifiant. De l’autre côté de mon univers, par-delà l’artère que la nuit va bientôt réduire à un gouffre sans fond, les pantins s’agitent en ombres imprécises.

Personne ne se méfie. Les gardiens d’eau de la périphérie ne protègent que des bassins viciés, ils ne peuvent pas croire que je viendrai jusqu’ici. Parfois, sous l’œil précis de ma lunette, ils sont tangibles, humains dans leurs formes, leurs gestes. Souvent, ils s’estompent derrière les rideaux sales et mités.

C’est une grosse femme. Je la distingue nettement. Toute sa vie se retranche derrière les quatre murs d’un rez-de-chaussée. Elle lève un peu le bras, semble soupirer, puis glisse sa longue mèche rousse sous l’oreille droite. Et je tire.

Nabigail récupère de son effort, se redresse en grimaçant, masse son dos endolori quelques instants, regarde enfin sa fille de huit ans qui l’a accompagnée. Comme tous les soirs.

Elles sont au bord de la mare que leur immeuble protège des rares voleurs d’eau, nuit et jour. Ce n’est qu’un trou creusé à même la terre cendreuse, exhalant des relents d’algues pourries. Le bâtiment, lui, se situe en retrait, cernant de son « U » décrépît cette grosse flaque qui les aide à vivre. Nabigail vient de remplir sa bassine avec le seau commun. Tous les locataires du N51 moquent son obésité de riche au pays des pauvres ; son métabolisme s’est dérégulé très tôt, c’est tout. Et elle ne s’en défend plus. Elle voit seulement sa fille Koni qui ne grandit pas, atteignant péniblement les quatre-vingts centimètres. Elle se dit qu’elle n’a jamais pu la nourrir correctement et qu’à cause de cela, elle sera naine pour ce qui lui reste à survivre. Nabigail passe une main dans ses cheveux, glisse sa mèche longue derrière l’oreille droite. Si Koni ne pousse pas aussi haut que les herbes de GrandPark, elle parle ; d’une voix douce, patiente.

« On va pouvoir boire, m’man.

– Oui, ma puce. Relève le col de ton manteau. Tu vas prendre froid. »

La mère sourit à son enfant. Koni obéit gentiment. Puis Nabigail dit :

« Maintenant, maman va rentrer la bassine. C’est l’heure, ma petite puce. »

Koni frissonne, se recroqueville dans les plis de son manteau rapiécé, se précipite au-devant de sa mère qui se penche à nouveau pour saisir les deux poignées du récipient. Nabigail, fatiguée du monde fou des hommes, sourit à sa fille une fois encore, avec une tendresse désarmante.

« L’eau est lourde, hein, ma puce ?

– J’peux t’aider, m’man. J’peux t’aider ? »

Nabigail répond d’une voix fragile :

« Non, tu es trop petite, encore. »

Koni s’est accroupie auprès de la bassine chargée de son eau crapoteuse, adresse à Nabigail un regard confiant, et lui dit :

« Mais un jour, je pourrai. »

Nabigail aime sa petite fille plus que tout au monde. Et personne ne le sait. Ses yeux, dans le soir épais de Lucité, se voilent de peine et de joie mêlées parce qu’elle se sent incapable de choisir. Alors, elle ne peut que murmurer au creux du froid mordant, tout près du marigot :

« Oui, je sais que tu pourras. Allez, viens, ma puce, on rentre. »

La grosse femme soulève son eau en soufflant fort, se retourne et gagne l’entrée de l’immeuble, talonnée par la petite Koni.

Sur le palier, elles croisent le voisin Murphy, un grand quinquagénaire sec et fantasque. Cette fois, il ne répondra pas à leur salut. Mais elles s’en moquent ; elles se contentent d’échanger un regard espiègle et entendu, entrent dans leur appartement et referment la porte branlante derrière elles.

Nabigail se débarrasse de son fardeau en le posant sur le parquet troué, en profite pour se masser le dos et s’étirer un peu. La lumière chaude et orangée des appliques diffuse son halo pâle. La grosse femme soupire.

« Koni, va chercher la pompe, ma puce. »

La petite fille, trop contente de se rendre enfin utile, rejoint la cuisine en courant. Sa mère entend très vite l’entrechoquement d’ustensiles en métal, le piétinement joyeux de Koni. Les traits de son visage se relâchent insensiblement. Sa main peut glisser derrière l’oreille droite la mèche rousse des cheveux.

Quand Koni revient dans le vieux salon, elle trouve sa mère agenouillée devant la bassine, le visage soudain fatigué.

« Ça va, m’man ? »

Nabigail ferme les yeux un court moment, les rouvre sur le monde qui n’a pas changé, s’arrête sur la figure poupine et inquiète de sa fille. La rassure.

« Tout va bien, je suis fatiguée, c’est tout. L’eau est lourde, hein, ma puce ? répète la grosse femme.

– Oh ! oui oui ! Hein, maman ?

– Oui », fait encore Nabigail dans un râle.

Elle se ressaisit, pourtant, en enchaînant d’un ton plus vif :

« Alors, qu’est-ce que ma Koni m’a ramené ? »

Koni trépigne, rit enfin, d’un rire clair que jamais Nabigail ne s’est lassée d’entendre. Koni s’est trompée d’objet.

« C’est pas la pompe, ça, ma Koni. La pompe, c’est l’espèce de bâton avec le moteur. Tu sais ? »

La petite fille, dépitée, paraît prête à lâcher la grande cuillère de bois qu’elle avait rapportée à sa mère. Nabigail la devance en s’emparant de l’objet et en se relevant poussivement, de toute sa masse.

« Maman va y aller. Bouge pas, ma puce. »

La mère se détend pour de bon, passe une main dans les cheveux pour glisser la mèche têtue derrière l’oreille droite.

Il y a un trait bleu ; Koni sursaute en poussant un cri, parce que sa mère, toujours debout, oscille sur ses jambes, la bouche ouverte, l’œil gauche vitreux. Le droit a explosé en même temps que l’arrière du crâne. Le sang coule sur le cou de Nabigail, sur ses vêtements. Koni articule, hébétée :

« Maman, tu vas tomber. »

Le gros corps tangué, tangué, puis s’effondre lourdement sur le sol, heurtant la bassine de plein fouet, renversant l’eau boueuse sur les lames du parquet.

« Maman, tu vas tomber, ânonne la petite fille. Ma-man ? »

Le deuxième trait bleu strie l’espace, le raye proprement jusqu’au néant. Koni vient de mourir d’une décharge en pleine poitrine, sur le cadavre de sa mère.

L’eau répandue est brune et rouge.

Je me trompe de cible, mais cela n’a aucune importance. J’ai le temps qu’il faut pour trouver la bonne.

La nuit couve Lucité de sa noirceur profonde. Le bruit d’une voiture me parvient ; ce n’est jamais que la deuxième à parcourir la rue depuis que je me suis posté. Je replace mon œil dans la lunette de visée, balaie l’immeuble en m’arrêtant sur les fenêtres éclairées. Ma victime appartient au N51. Je le sais.

Aussi, s’égrènent les minutes, la pointe de mon Royster se fixant tour à tour sur les fenêtres encore libres. Puis je crois l’apercevoir et presse sur la détente.

Murphy a bien entendu deux claquements secs provenant de l’appartement de la voisine. Il se lève du fauteuil, endosse un pardessus beige, sort de chez lui en prenant soin de refermer à clé son entrée, parcourt le couloir du rez-de-chaussée jusqu’à la porte de Nabigail. L’homme au visage de fouine tend l’oreille ; en vain. Il semble hésiter, armant plusieurs fois son bras pour toquer, se ravise. C’est finalement le froid qui l’incite à agir.

Il actionne le loquet, pousse le battant lentement, s’avance dans le vestibule nu pour entrer dans le salon où règne une curieuse odeur. Face à lui, les carreaux de plastum de la fenêtre sont troués en deux endroits. De part et d’autre de la croisée, s’étendent des étagères poussiéreuses ; au centre de la pièce, une table en rotin se flanque d’un divan bleu. Les deux

corps gisent là. Murphy déglutit, inspecte rapidement la mère et la fille, comprend qu’elles sont mortes, tourne son regard vers la droite, près de l’entrée de la cuisine. La commode n’a pas bougé depuis toutes ces années. Une pièce de bois inestimable et miraculeusement épargnée par le temps. L’homme au visage de fouine l’avait tout de suite repérée en visitant l’appartement trente ans plus tôt, même si c’est la mère de Nabigail qui en avait obtenu la location. Le père de Murphy, lui, avait dû se contenter du logement mitoyen, plus sale encore et dénué de tout.

Murphy réfléchit quelques secondes. Il n’a jamais su d’où provenait cette odeur bizarre et il s’en moque, à présent. Il préfère ramener ses yeux sur les cadavres, remarque la cuillère de bois qu’on dirait tombée de la main de la petite Koni, pense distraitemment que cette naine stupide devait encore avoir faim et que son obèse de mère gardait tout pour elle. Il contemple la bassine renversée, le sang épaissi et l’eau terreuse, le visage de Nabigail totalement broyé par le tir de l’arme ; un Royster, sûrement.

Et le temps presse, d’une certaine manière. Les appliques diffusent toujours leur lumière orangée, légèrement granuleuse. Et c’est autant de gaz brûlé pour rien, au détriment de toute la copropriété qui paie désormais pour deux cadavres. Murphy enjambe les corps, ferme les vis d’alimentation des deux seules lampes que compte le salon. Puis, aidé de la lueur du couloir, il s’approche de la commode en s’agenouillant, caresse, songeur, le plateau au vernis irréprochable, pour se relever enfin et quitter l’appartement.

Il vient d’avoir une idée.

« Qu’est-ce qui t’arrive, Murphy ?

– Il faut que je te parle, Rosen. »

L’homme barbu, âgé d’une quarantaine d’années, ventripotent, secoue la tête, résigné.

« Tu as vu l’heure qu’il est ?

– Laisse-moi entrer, c’est sérieux. »

Rosen soupire, dévisage Murphy, son voisin. Cède mollement.

« Entre. »

Murphy s’enhardit, pénètre dans l’appartement du propriétaire du troisième, responsable de la communauté de l’eau. Rosen referme tout de suite la porte, guide son hôte dans la cuisine. Les deux hommes traversent le salon où trône un vieux téléviseur satellitaire accompagné d’un sofa jauni. Une seule des deux appliques fonctionne. Murphy a toujours pensé que le N51 était chanceux de posséder un régisseur d’un tel civisme.

« Assieds-toi, Murphy. »

L’homme fantasque s’empare de la chaise de bois, s’attable, pendant que Rosen ouvre le réfrigérateur et s’enquiert :

« Une bière de coupe ?

– J’en veux bien une, oui. »

Murphy, passablement nerveux, jette des coups d’œil rapides vers la fenêtre qui donne sur la rue. Une voiture passe au même moment, en un feulement sourd — une carbie, probablement. Rosen rince deux verres

sortis de l’évier, les pose sur la table, s’installe à son tour, face à cet individu qu’il connaît depuis maintenant quinze ans, et qu’il supporte depuis autant d’années. Il verse à boire malgré tout, avale une gorgée ; Murphy l’imite, lorgne toujours par à-coups vers la fenêtre.

« Qu’est-ce qui t’arrive ? demande Rosen.

– La grosse du rez-de-chaussée. Elle est morte. Sa ga-mine aussi. »

Rosen fronce les sourcils, scrute son voisin, perplexe.

« Murphy...

– Je ne te raconte pas de conneries. Quelqu’un les a tirés depuis l’extérieur. Tu ne pourrais même pas reconnaître la grosse. Son crâne a éclaté en plusieurs morceaux. »

Rosen, intrigué, boit une autre lampée.

« Et comment tu sais ça ?

– Je suis entré, bon sang.

– Non. Comment tu sais qu’on a tiré sur elles depuis l’extérieur. »

Murphy sourit en coin, goguenard.

« Les deux trous dans les carreaux du salon. Mais n’aie crainte : j’ai éteint les appliques. D’ailleurs, cette grosse connasse de Nabigail allumait les deux.

– Et alors ?

– Eh ben, on ne risque plus rien. »

Rosen, abasourdi, bredouille :

« J’ai toujours hésité entre les termes de con et d’imbécile pour te définir. Et ce n’est pas ce soir que je vais choisir. »

Le barbu se lève à gestes prudents, se réfugie sur le côté du réfrigérateur pour l’utiliser comme rempart, dit à Murphy resté assis :

« Maintenant, tu vas te lever, tu vas aller dans le salon éteindre l’applique et revenir. »

Murphy le fantasque se tourne vers son voisin.

« Rosen, bon dieu, le type les a flinguées parce qu’elles étaient probablement l’objet d’un contrat.

– Lève-toi, fais ce que je te dis et reviens. »

Murphy grogne, obéit tout de même. Lorsqu’il réintègre la cuisine, l’appartement entier a déjà plongé dans l’obscurité. Il reprend sa place, pourtant. Rosen devine sans peine son air de niais satisfait dans le noir presque total, essuie son front en sueur. S’enquiert à voix basse :

« C’est arrivé quand ?

– Cinq à dix minutes, pas plus. Mais qu’est-ce qu’on en a à foutre ? Bon dieu, Rosen, la Nabigail possédait un meuble d’une qualité exceptionnelle. Je suis sûr qu’on peut en tirer un très bon prix.

– Quel meuble ?

– Une commode, je crois, d’un bois rare. Peut-être du royer, d’après les descriptions que l’on a pu m’en faire.

– Du noyer », corrige Rosen d’un ton neutre.

Murphy boit deux gorgées de son verre ; poursuit, de plus en plus excité :

« Un truc pareil, ça s’écoule sans le moindre problème. Ça pourrait même financer le prochain convoi d’eau, tu ne crois pas ? »

Rosen, toujours retranché derrière son réfrigérateur, objecte calmement :

« Moi, ce que je crois, c’est que le tireur qui a tué la Nabigail et sa petite n’avait rien à faire ici. Les gardiens d’eau Hors-Zone n’intéressent plus personne justement parce que leur eau ne vaut rien ou presque. Tu es sûr de ce que tu as vu ?

– Comme je te vois, Rosen.

– Ta réponse est pitoyable. »

Murphy ricane dans le noir, hoquette brusquement en même temps que l’un des carreaux de la fenêtre se brise. Son corps bascule vers l’avant contre le bois de la table. Rosen ne distingue rien, attend que ses yeux s’habituent aux ténèbres, au moins un peu. Il s’aperçoit alors que Murphy a été touché en plein cœur. Des tâches plus sombres s’étoilent autour du cadavre ; le sang.

Rosen se met à trembler, sans songer un seul instant à quitter son refuge. Il se moque totalement de Murphy. Il se souvient que sa fille June est en train de suivre son cours de licorde deux étages au-dessus.

Une autre carbie emprunte la rue de l’immeuble N51. La deuxième. Je promène ma lunette de visée sur la façade. Le rez-de-chaussée est noyé par le noir de la nuit. Il fait toujours plus froid ; je relève le col de mon manteau. Le sol me communique toute sa froidure, mais je tiens bon. Le troisième palier lui aussi s’est éteint.

Je m’élève dans la structure ; et va le nombre de morts en grandissant. Les minutes se dilatent ainsi d’elles-mêmes. Puis, tout à coup, ma cible fait le signe de remonter une paire de lunettes sur son nez. Je tire encore.

Rosen rampe sur le sang de Murphy. Il croit même reconnaître l’odeur de la bière de coupe au creux de l’âcreté sanguine. Il se souvient alors que le fantasque, en s’affaissant sur la table, avait renversé son verre. Et il ne sait pas pourquoi ce détail stupide occupe son esprit. June est toujours là-haut.

Nemrod, le professeur de licorde, ne ferme jamais sa porte à clef, pour permettre aux élèves en retard d’entrer sans déranger la leçon en cours. June, à la lueur de l’applique du salon, assiste à la démonstration du vieil homme aveugle. Les mains tavelées courent sur le registre des faisceaux tubulaires, coupent certains d’entre eux à une hauteur précise, en étirent d’autres ; et les sons peuvent se former, s’épanouissant dans les écouteurs de leur casque respectif.

June aperçoit très vite son père qui surgit dans le salon. Elle remonte, plutôt surprise, ses lunettes rondes et jaunes sur son nez. Rosen, s’approchant toujours, pose l’index en croix sur ses lèvres, puis intime à sa fille de le rejoindre. June ne comprend pas, oppose une moue contrariée et réprobatrice ; elle aime la compagnie de son vieux professeur de licorde.

Aussi, Rosen la débarrasse de ses écouteurs, l’arrache au banc qu’elle partageait avec Nemrod en la soulevant par les bras, lui chuchote d’une voix précipitée :

« Il faut sortir d’ici. Et surtout pas de bruit. »

La gamine murmure :

« Pourquoi tu rases les murs ?

– Tais-toi, grommelle son père en la serrant dans ses bras.

– Tu me fais mal, papa.

– June ? »

C’est Nemrod qui s’est arrêté de jouer.

« Ce pauvre connard, il va tout faire foirer s’il continue à...

– Pourquoi tu parles tout bas, papa ?

– June, tu es toujours là ? »

Le vieil aveugle se lève, parcourt les quelques mètres qui le séparent de l’axe du couloir. Il s’immobilise là, tourne la tête vers l’endroit du salon où son instrument est posé, remonte sur le nez sa paire de lunettes sombres. Parce qu’inlassablement elles descendent, redescendent, chaque fois qu’il parle.

Le trait bleu déchire l’espace dans un bruit de verre pilé, atteint la base du cou. Le vieillard tombe comme une pierre. La petite June entend un os craquer violemment ; l’avant-bras brisé par l’angle de la chute.

Rosen se situe à la gauche du cadavre, contre le mur attenant au couloir. Pour sortir de l’appartement, il se rend compte qu’il va devoir sauter par-dessus le vieil homme. Dégager ce dernier du passage les exposerait probablement trop, lui et sa fille. Il jette un œil à travers la fenêtre, s’aperçoit qu’il n’a pas pensé à couper l’alimentation de l’applique. Et puis, soudain, il lui vient une idée.

June plaquée très haut contre son ventre, il s’élance d’un bond au-dessus du vieux Nemrod, dos tourné à la fenêtre. La douleur, effroyable, foudroie sa conscience en même temps que le verre éclaté d’un carreau, derrière lui. La souffrance est insoutenable ; il s’effondre à son tour au début du couloir, avec l’obsession désespérée d’épargner le corps de sa fille dans le choc. June, souffle saccadé, au bord des larmes, s’extraît de l’emprise de son père, tente de regagner le seuil de l’entrée en cheminant à quatre pattes, lunettes de guingois sur l’arête de son nez. Rosen, avec le regard vitreux d’un presque mort, croit voir une tache foncée sur le dos de sa fille. C’est la dernière image qu’il emporte avec lui.

La petite fille se demande machinalement ce qui lui arrive ; elle crache du sang, maintenant, toute sa poitrine est comprimée par des élancements terribles. Elle n’a pas parcouru deux mètres et il lui semble que le couloir s’étire à l’infini.

À l’infini.

J’ai tué une petite souris. Un rongeur inutile qui trottinait sur le sol du couloir — j’ai toujours détesté les enfants. Je sens surtout que ma vraie cible se rapproche.

Ils sont trois. Je les ai cueillis dans le grossissement de ma lunette de visée, en balayant la façade ; si près et pourtant si loin, ils en deviennent tous intimes au seuil du grand Saut. Une fois de plus, je flotte au cœur d’une mer cotonneuse qui fausse toutes mes perceptions immédiates, je m’abandonne pour me concentrer sur l’essentiel : la mort à donner.

Je tire une fois. Deux fois. La troisième décharge du laser blesse. Et je crois que je ne me suis pas trompé.

La grand-mère d’Orvil finit de ranger la cuisine après le repas, aidée de la lueur indirecte de l’applique. Dans le salon, son grand-père, assis sur le canapé mauve, est justement en train d’ajuster l’aile d’une maquette d’avion sur la coque métallique. Ses gestes sont précis malgré ses soixante-quatre ans. Orvil, debout, promène son regard sur les rayons de la vieille bibliothèque. Plusieurs dizaines de livres sont posés là, tranche tournée vers le fond. Et le jeune homme s’amuse à les identifier tous, un par un.

Martha, âgée de soixante-sept ans, les rejoint maintenant de son pas calme, s’assied à côté de Thelonious, l’observe en train d’aligner l’aile sur la carlingue, et dit de sa voix claire :

« Tu ne risques pas de perdre à ce jeu-là, Orvil.

– Thelonious les mélange de temps à autre. Sans me prévenir.

– Oui, confirme le vieil homme. Je les mélange. »

Orvil pointe un doigt sur chaque exemplaire reconnu mentalement, passe au suivant.

La grand-mère demande à son mari :

« Et cet avion, tu vas le donner à qui ?

– J’en sais rien. À la petite Koni, peut-être. Ce serait son premier. »

Martha soupire, l’œil coquin.

« Alors, tu as tes chances. »

Thelonious pressent quelque chose, soudain.

« Tu ne comptes plus, Orvil ? »

Le jeune homme, l’index suspendu au-dessus d’un livre, secoue la tête, incrédule.

« Je ne le reconnais pas, celui-ci.

– En effet, dit Thelonious, je les mélange. Et j’en ajoute aussi à l’occasion. »

C’est à ce moment précis que le premier tir du Royster fige le corps du grand-père. Martha pousse un hurlement strident en voyant la tête de Thelonious coupée en deux depuis le sommet du crâne jusqu’à la nuque. Une odeur de chair grillée se répand aussitôt ; Martha crie toujours. Orvil, le doigt sur l’exemplaire inconnu, parce qu’il s’apprêtait à en prendre connaissance, commence de reculer, imperceptiblement. Il ne sait pas pourquoi.

Martha a donc largement le temps de voir son petit-fils s’éloigner d’elle, croisant son regard comme pour lui dire qu’elle aussi ne comprend pas ce geste. Elle hurle encore ; Thelonious vacille sur le canapé, puis, saisi d’un spasme, se lève, parcourt un mètre. Deux mètres. Orvil recule davantage, effaré par cette vision épouvantable. Martha pleure, se jette sur

Thelonious pour au moins l’arrêter. C’est son poids de morte qui s’abat sur le zombie. Le trait bleu lui a transpercé le cou. Orvil recule encore, au bord de la folie. Il aperçoit les deux vieux corps l’un sur l’autre. Heurte de son dos l’arête du mur du couloir. Se fige là. Enfin, comme dans un rêve, il voit son bras droit se détacher, propulsé derrière lui à mi-couloir par la puissance du tir.

Orvil ricane, brusquement. Contemple l’épaule ensanglantée et tout ce qui reste de son bras, à peine un moignon d’une vingtaine de centimètres. Il n’a pas encore mal.

Alors, en attendant, il tombe à genoux.

Un dernier véhicule passe encore dans la rue, avant mon départ. Au feulement caractéristique de son moteur, je reconnais une carbie. La troisième.

J’ai maintenant faim.

## 2.

Cela fait très longtemps que je n’ai pas eu aussi chaud. La douleur se terre pourtant tout près, dans ce sang qui s’est coagulé sous l’effet du rayon laser. Je sais encore mon nom, ceux de mes grands-parents étendus morts à une portée de bras de moi. De ce bras que je n’ai plus.

Le regard horrifié de Martha ne m’a pas quitté. Ma grand-mère me pose toujours la même question : *Pourquoi recules-tu ?* Et je ne veux pas répondre. Je suis tout simplement incapable du moindre mouvement. Maintenant.

Une chaleur sourd du plancher, insensiblement. Le chauffage collectif vient de se mettre en route ; il est donc vingt-deux heures. Dans soixante minutes, si je suis toujours là, le sol redeviendra froid, pour deux tours de cadran complets.

Les premiers tiraillements parcourent mon bras fantôme. Je sens mes muscles se soumettre à un relâchement tiède ; je sombre au creux d’une euphorie malsaine. J’ai mal, mais seul mon corps l’a compris pour l’instant.

Je m’abîme.

En fermant les yeux, j’entrevois une lumière blanche, celle d’un soleil normal. Sur le sommet de la colline, je m’offre aux vents d’un printemps que je n’ai jamais connu. Il y a des arbres en contrebas ; l’odeur fraîche de l’herbe m’enivre un peu, quelques oiseaux survolent les prairies. Parfois, des barrières délimitent un champ où je crois reconnaître des chevaux.

Il fait doux, même si je ne comprends pas vraiment ce que cela signifie. La caresse chaude et longue sur mes bras nus ; mes bras ? Une plénitude calme, comme la certitude qu’à ce moment précis rien ne pourra m’arriver — le vol des oiseaux, inlassablement recommencé depuis les arbres vers le sommet de la colline, au plus près de moi.

Au pied de mon court royaume, quelqu’un s’avance. J’ignore qui c’est. Une femme, un homme. Sa présence relève de l’intention. Celle d’annoncer ce que je n’ai pas encore appris. Alors, je voudrais que ce soit ma mère. Pour que je puisse la découvrir tout entière, dans son sourire où j’aurais chaud une éternité durant.

Il fait beau ; les vents glissent sur mon visage, m’enseignent la liberté. Je suis sûr d’avoir vécu tout cela au moins une fois — ailleurs, dans un monde moins fou.

C’est curieux ; je sens poindre une douleur. Mon bras droit, tétanisé, se colle à mon flanc. Un bref instant, un nuage noir se gonfle aux franges du ciel. Je le connais. Puis tout se fait clair et infini. Maman, qui étais-tu donc ?

*Les herbes ont grandi ; les grillons chantent*, me dit ma grand-mère. La nuit va bientôt tomber. Je n’imaginai pas qu’un ciel puisse brûler d’orange et de rose, marier les nuages crémeux au disque rouge du soleil et se retirer de lui-même sans rien regretter.

*Quelqu’un s’avance au pied de ton royaume*, m’avertit mon grand-père. Je voudrais toujours que ce soit ma mère. Ô maman ! comme je t’ai souhaitée ! Comme souvent tu as été là !

C’est curieux. J’ai mal. Au bord de mon rêve, j’éprouve la peine du froid sur... mon bras. Le nuage noir s’est boursoufflé en un monstre hérissé. Il ne partira plus. Il me surveille à demeure.

Tout finira un jour puisque rien n’a jamais réellement commencé, me dit la voix.

« Monsieur ? »

Qui est-ce ?

« Monsieur, vous m’entendez ? »

J’ouvre les yeux. Je commence à souffrir l’enfer. L’homme qui m’a parlé s’est accroupi, une main posée sur mon épaule. Je ne parviens pas à distinguer nettement ses traits, tout est flou. Je voudrais seulement plonger au creux du néant, pour résorber ce mal qui me ronge.

« Je ne sens plus mon bras.

– C’est normal. Un projectile l’a sectionné net juste en dessous de l’articulation de l’épaule. Une arme à rayons, peut-être.

– J’ai mal. À en crever.

– Ne vous inquiétez pas. Je vais vous injecter une solution antalgique doublée d’un cicatrisant rapide. Vous ne perdrez pratiquement pas de sang. »

L’homme au visage flou ausculte le moignon. Ses doigts sont comme des aiguilles sur les lambeaux de ma chair. Je grimace.

La voix frêle résonne encore.

« Vous avez eu beaucoup de chance, vous savez. »

Je ressens maintenant la morsure d’un autre aiguillon et le parcours d’un liquide chaud dans une des veines de mon bras gauche.

« Qui... êtes-vous ?

– Lake Harrison. Je suis médecin. J’étais venu pour la petite du quatrième. Là-haut, ils étaient tous morts lorsque je suis arrivé. En descendant au troisième, j’ai compris plus ou moins ce qui avait pu se passer. Vous êtes apparemment le seul survivant du N51. L’antalgique devrait commencer à agir, je pense. »

Il a raison. Mon bras ressemble à un souvenir qui émergerait malgré lui, en vagues nauséuses. Je souffre, mais je peux en parler.

« Je vais mourir ? »

Ce n’est pas vraiment une question. Parce que je n’ai aucune envie de connaître la réponse.

« Quel est votre nom ? me demande Harrison.

– Orvil... Orvil Fisher.

– Il va falloir me suivre, monsieur Fisher.

– Pour aller où ? J’ai envie de vomir. Ma tête est lourde. J’ai vraiment mal. »

La figure floue de l’homme aux lunettes s’attarde sur moi. Tout tangué, par moments. Le monde a un goût de pourri au fond de ma bouche. Lake Harrison me dit encore :

« Si vous ne venez pas avec moi, vous aurez mal pour de bon et vous mourrez. Votre bras... »

Il ne poursuit pas, probablement pour capter toute mon attention et éviter que je sombre. Je parviens à articuler du bout des lèvres :

« Je ne comprends pas.

– Il n’est peut-être pas trop tard pour tenter quelque chose. Mais pour cela, il faut que vous veniez avec moi.

– Qui... qui êtes-vous, vraiment ?

– Je m’appelle Lake Harrison. Je ne suis qu’un médecin. »

Je devine qu’il hoche la tête, lentement. Puis, du fond de ma douleur engourdie par la morphine, je l’entends murmurer, songeur :

« Et je peux sauver votre bras. »

L’espace se charge de noir. Où sont mes grands-parents ?

Lake Harrison me soutient dans notre descente de l’escalier. Je demande, bouche pâteuse, crâne pulsant d’une migraine abominable :

« Pourquoi on... ne prend pas l’ascenseur ?

– Pour que vous puissiez rester éveillé. Accrochez-vous à moi.

– J’ai mal d’une façon bizarre, docteur.

– Vous subissez l’effet de la morphine doublée. L’important est que vous ne perdiez pas de sang.

– C’est trop dur. »

Harrison ne m’écoute pas.

« Bizarre. Votre tireur ne s’y serait pas pris autrement s’il avait voulu que vous restiez vivant. Le laser du Royster, ou de ce qui y ressemble, a parfaitement cautérisé l’amputation. En attendant mon arrivée. »

Je reprends pied une courte seconde dans cette réalité creuse.

« Mon bras. Il est toujours dans le couloir. »

Et puis, je réprime une envie de dégorger en fermant désespérément la bouche. Je sens sur mon bras intact le cou râpeux de mon médecin. Des poils durs poussent à la base de sa nuque. Ils sont noir de jais, je les vois distinctement. Alors, je me fige.

« Que vous arrive-t-il ? me demande une voix.

– Vous êtes un porc-épic. Vous... aussi, vous êtes malade.

– Je vois », fait encore la voix.

Deux bras me guident pour m’asseoir sur l’une des marches froides de l’escalier.

« Vous délirez, monsieur Fisher. Nous allons patienter une ou deux minutes. Vous subissez le processus normal de l’assimilation de l’antalgique. D’ailleurs, nous sommes presque arrivés. »